Nouvelle Revue d'histoire

RAYMOND ABELLIO

De tous les écrivains de la Collaboration, Raymond Abellio – qui s'appelait alors encore Georges Soulès – est sans doute l'un de ceux dont l'itinéraire a été le plus surprenant.

Né le 11 novembre 1907 dans une famille très modeste du faubourg des Minimes de Toulouse, issue du vieux pays cathare, il s'est affirmé dès l'école communale comme un surdoué. Boursier de la République, il entre à Polytechnique à l'âge de 20 ans. C'est là, au contact de ses condisciples issus de la haute bourgeoisie, qu'il découvre la lutte des classes. Il se tourne alors vers le marxisme, en même temps qu'il se réfugie dans un mysticisme chrétien hérité de sa mère. Trois ans plus tard, en 1930, il entre à l'Ecole des Ponts-et-Chaussées et milite à la section parisienne des Etudiants socialistes, alors dirigés par Marcel Déat, où il fait la connaissance de Claude Lévi-Strauss et de Georges Lefranc. En 1931, il intègre le Centre polytechnicien d'études économiques, cercle de réflexion, plus connu sous le nom d'X-Crise, créé par des polytechniciens antilibéraux et « planistes », parmi lesquels se trouvent Alfred Sauvy, Louis Vallon et Jean Coutrot.

A sa sortie des Ponts-et-Chaussées, le jeune Soulès choisit de se faire affecter dans la Drôme afin d'y retrouver Jules Moch, ancien polytechnicien comme lui, qui est également passé par X-Crise. Elu député socialiste SFIO en 1928, Moch lui apparaît alors comme l'« *homme de l'espoir* ». C'est aussi l'époque où il découvre avec fascination le surréalisme – c'est André Breton qui lui fait découvrir Hegel et Freud – et s'essaie à l'« écriture automatique ». En 1935, il rejoint la tendance Gauche révolutionnaire lancée à l'automne par Marceau Pivert, qui regroupe des syndicalistes révolutionnaires, des anarchistes et des trotskystes hostiles à Léon Blum, et qui va très vite devenir majoritaire au sein de la fédération de la Seine de la SFIO. Soulès devient secrétaire adjoint de la fédération de la Drôme et directeur de l'hebdomadaire local du parti. Engagement de type « sacerdotal » et militantisme intense.

L'année suivante, sous le gouvernement de Front populaire, il rentre à Paris. Muté à Versailles, considéré par le ministre de l'Economie Charles Spinasse comme le protégé de Jules Moch, il se retrouve chargé de mission à l'Economie nationale, puis directeur du service des Grands Travaux et de l'urbanisme à la présidence du Conseil, où il a pour collègue le futur gaulliste de gauche René Capitant. Il entre alors au comité directeur de la SFIO parmi les représentants de la Gauche révolutionnaire.

En 1938, il s'affilie, toujours au sein du parti socialiste, à la tendance du Redressement socialiste de Ludovic Zoretti et Georges Lefranc. A la même époque, profitant d'un congé de maladie, il dévore l'œuvre de Nietzsche. Selon ses propres termes, il cherche alors à concilier « *volonté de puissance* » et « *idéal de pureté* », révolution et spiritualité.

En août 1939, il est mobilisé comme lieutenant au 6e Régiment du Génie à Angers. Le 26 mai 1940, après avoir participé à des combats en Belgique et aux Pays-Bas, il est fait prisonnier à Calais. Tournant essentiel pour cet homme qui se définit alors comme un révolutionnaire déçu par le marxisme et qui, depuis quelque temps, s'intéresse aux réalisations « socialistes » du IIIe Reich(1). Déporté à l'Oflag IV D d'Elsterhorst, en Silésie, il juge avec sévérité le gouvernement de Vichy qui, dira-t-il dans ses mémoires, lui apparaît *« comme la conjonction presque irréelle de quelques vieux débris maurrassiens qu'on croyait depuis longtemps au débarras et d'une équipe de technocrates inconnus* »(2). Il lit en revanche avec une attention toute particulière l'œuvre du national-socialiste Fritz Nonnenbruch, un théoricien de l'« économie dynamique »(3) qui défend l'idée d'un découpage du monde en grandes zones continentales autonomes. Soulès est séduit par cette idée « zoniste », qu'il pressent vouée à un grand avenir – beaucoup plus tard, dans *Assomption de l'Europe*, on lira encore que « *la puissance se rassemble aujourd'hui à l'échelle des continents, non des nations* » – et en discute avec ses camarades de captivité. De leurs débats naît un cercle d'études réunissant bientôt plusieurs dizaines d'officiers, où se côtoient des communistes (comme Marcel Prenant) et des trotskystes, mais aussi des royalistes et d'anciens membres de la Cagoule. Curieusement, c'est avec ces derniers qu'il se lie le plus (« *la tentation était grande de les considérer comme une pâte vierge* »).

Le romancier scout Jean-Louis Foncine (Pierre Lamoureux), futur animateur de la célèbre collection « Signe de piste », a fait partie de ce cercle. Evoquant Georges Soulès, il écrira qu'il « *faisait preuve d'un ton de prophétie, car il dépassait largement dans ses conclusions les pâles élucubrations des brochures que nous commencions à recevoir de Vichy* […] *D'emblée, et pour créer le climat, Soulès renversait l'équation de Maurras. Il disait "mystique d'abord", politique ensuite, "économique enfin"* »(4).

Rentré à Paris en mars 1941 – il a été libéré en raison de son statut d'ingénieur-fonctionnaire –, Soulès prend rapidement contact avec l'ex-cagoulard Eugène Deloncle, qui a dès septembre 1940 lancé le Mouvement social révolutionnaire. Le MSR (acronyme qui sert aussi de mot d'ordre : « Aime et sers ! ») vient alors de s'allier avec le Rassemblement national-populaire (RNP) fondé fin janvier 1941 par Marcel Déat avec l'appui de Laval. Mais l'alliance ne durera pas, d'autant que Pierre Laval en viendra à soupçonner Deloncle de n'être pas étranger à l'attentat qui sera commis contre lui (et contre Marcel Déat) à Versailles le 27 août 1941.

Soulès s'est d'abord senti plus proche de Déat que de Doriot, puis de Laval que de Déat. Quant à Deloncle, grand manipulateur mais orateur lamentable, il le méprise. « *Il avait une volonté de fer, une ambition impatiente et sans limites visibles, de la force et aussi du charme, et une énorme capacité de dissimulation* […] *A côté de cela, un grand infantilisme idéologique* »(5). Il sympathise en revanche avec l'économiste Eugène Schueller, mécène du MSR, qui a fait fortune en lançant la société L'Oréal, où il s'efforce d'appliquer un système de socialisme participatif et d'intéressement des travailleurs qu'il a baptisé « économie proportionnelle ». C'est d'ailleurs sur les conseils de Schueller qu'il rejoint le MSR. Plus tard, il dira s'être tourné vers Deloncle « *parce qu'il était, au contraire de Déat, un homme sans idées, et qu'ainsi ma liberté devant lui restait entière* ».

En octobre 1941, Soulès, qui a démissionné des Ponts-et-Chaussées, entre au comité directeur du MSR, où siègent d'autres anciens cagoulards comme Jacques Corrèze, Jean Filliol et Henry Charbonneau. Le premier poste qui lui a été confié est celui des « comités techniques ». Entre novembre 1941 et mars 1942, il publiera aussi douze articles dans l'hebdomadaire *Révolution nationale*, fondé par Deloncle, n'hésitant pas à y proclamer sa volonté de créer, « *ainsi qu'Hitler a su le faire chez lui, un parti de purs* ». Son adjoint est un jeune ingénieur chimiste, Paul Vayre, « *de bonne culture marxiste et même bolchevik, mais dégoûté du stalinisme et tourné vers une sorte de national-communisme idéal tout à fait indifférent aux contingences du moment* »[(6)]. Au sein du mouvement, il se lie également d'amitié avec André Mahé, dit Alain Sergent, un fils d'ouvriers bretons qui a appartenu au parti communiste avant de rallier le syndicalisme libertaire.

Très vite, il tisse sa toile et se fait remarquer. Marcel Déat parlera de son « *fanatisme têtu* », Alphonse de Chateaubriant de ses « *dons de tribun* ». Deloncle, qui apprécie d'autant plus ses qualités qu'il ne les possède pas lui-même, le charge d'abord d'endoctriner les adhérents du MSR venus de la gauche et de l'extrême gauche, puis lui confie en mars 1942 l'encadrement doctrinal du mouvement. Les conférences tenues par Soulès et Mahé, dans la propriété de Deloncle à Villers-Cotteret, seront réunies dans un livre intitulé *La fin du nihilisme*, rédigé durant l'été 1942 mais qui, ayant été retenu plusieurs mois par la censure allemande, ne sortira qu'à la mi-juillet 1943.

Curieux ouvrage, peu connu de surcroît. En dehors d'une critique conjointe du libéralisme et du marxisme, les deux auteurs reprennent des pans entiers de l'idéologie nationale-socialiste (antisémitisme, racisme, apologie du mythe du « *Sang contre l'Or* ») et annoncent la « *révolution raciale européenne* » tout en célébrant la « *vocation spirituelle* » de la France. Ils font l'éloge de Jaurès (« *une richesse de pensée bien française* ») et de Péguy, opposent les « *zones continentales* » aux « *empires mondiaux* » et appellent à créer une « *nouvelle Chevalerie* ». L'ouvrage s'achève sur ces mots : « *Nous ne cherchons plus le Bonheur, nous cherchons le triomphe de la Volonté et de la Vie* »[(7)].

Mais entre temps, une grave crise a éclaté au MSR. Au printemps 1942, le très activiste Jean Filliol, furieux de s'être vu déposséder de ses fonctions au bénéfice de Jacques Corrèze, se révolte contre Deloncle. Soulès fait partie de la conspiration. A l'aube du 14 mai, Deloncle est éjecté sans ménagement de son mouvement. Ce tournant marque l'avènement du « second MSR », dirigé d'abord par Soulès et Filliol, puis, après l'arrestation de ce dernier sur l'ordre de Pierre Laval, par Soulès pratiquement seul, avec André Mahé et l'ex-cagoulard Jehan de Castellane, un ancien militant d'Action française (il a appartenu à la 17e section des Camelots du roi de Paris) qui est aussi un ami de longue date de Pierre de Bénouville, ancien royaliste devenu l'un des principaux chefs des réseaux de Résistance gaullistes.

Raymond Abellio dira plus tard être entré en relations avec la Résistance dès la fin de 1941. Il semble bien en fait que ce soit à partir de 1942 que des contacts avec les résistants furent pris par le « second MSR », par l'intermédiaire de Jehan de Castellane et de l'écrivain Armand Petitjean. Soulès, à cette date, s'est convaincu de la nécessité d'œuvrer à une « *collaboration franco-française* » qui préserverait les chances de la France après la guerre. Cette démarche, « *très conforme*, dira-t-il, *à une certaine tradition nationale de réconciliations difficiles auxquelles tant de princes depuis Charles VII ont su présider* », vise à réconcilier les « *meilleurs éléments de Vichy et de Londres* » pour éviter une guerre civile.

Georges Soulès crée alors un groupe clandestin, « Les Unitaires », dont le bulletin, *France libre*, appuie clairement la Résistance. Il engage le MSR dans des opérations de renseignement et de recrutement en faveur des mouvements gaullistes, opérations dont il dira plus tard que Pierre Laval fut régulièrement informé. Les renseignements sont transmis à Pierre de Bénouville, qui milite à partir de mars 1943 aux Mouvements unis de la Résistance (MUR), nés de la fusion des réseaux Combat, Franc-Tireur et Libération. Le MSR travaille aussi en liaison avec le syndicaliste Raymond Le Bourre, qui fait partie du réseau Buckmaster. Double jeu ? Illusion ? Georges Soulès, qui a le « *goût cathare du secret* », se meut en tout cas sans difficultés dans ce que Lénine appelait le « *souterrain* ».

Jean Gemähling, ancien responsable du service de renseignements du Mouvement de libération nationale (MLN), témoignera en 1950 : « *Depuis 1943, le service de renseignements que je dirigeais recevait régulièrement, et a continué de recevoir jusqu'à la Libération, des informations et des renseignements en provenance du MSR. Ces documents m'étaient remis par le général de Bénouville qui les tenait lui-même de M. Jean de Castellane. MM. de Castellane et de Bénouville m'ont souvent indiqué dès cette époque que M. Georges Soulès était à l'origine de cette transmission de papiers et qu'elle avait été décidée par l'équipe qui dirigeait secrètement le néo-MSR et dont MM. Soulès et de Castellane étaient les principaux responsables. Les renseignements qui étaient ainsi transmis* […] *étaient parfois de la plus haute importance, car ils nous avertissaient de mesures préparées contre la Résistance par les autorités d'occupation, par les organismes collaborateurs, ou encore par la police française* ».

Fin 1942, Georges Soulès est reçu par Laval qui le fait entrer au comité directeur du Front révolutionnaire national (FRN), nouvelle organisation regroupant les principaux partis collaborationnistes, à la notable exception du PPF de Jacques Doriot, auquel Laval entend précisément faire contrepoids. Dans cette instance, dont le secrétaire général est l'ex-communiste et ancien doriotiste Henri Barbé, Soulès côtoie notamment Marcel Déat, Paul Chack, Alphonse de Chateaubriant et Lucien Rebatet. En 1943, il participe aux grandes réunions du FRN organisées à la Salle Pleyel (en février) et au Vélodrome d'Hiver (en avril). La même année, on le retrouve – en intervenant critique – aux Journées du Mont-Dore qui, à deux reprises, en avril et en septembre 1943, tenteront sous la houlette de Paul Estèbe, alors chargé des questions sociales au cabinet de Pétain, de jeter les bases d'une « *révolution communautaire* » d'inspiration à la fois vichyssoise et proudhonienne[(8)].

Mais 1943 marque également un nouveau tournant décisif, sans aucun rapport avec la politique celui-là. C'est en effet cette année-là que Georges Soulès rencontre à la fois Pierre de Combas, un vieil instituteur laïc et guérisseur auvergnat qui va devenir son « maître spirituel », et une « *femme ultime* », Jane L., qui le fait entrer « *dans ces au-delà énigmatiques de l'amour qui sont la raison même de l'amour* ». Combas, en quelques mois, lui fait réaliser qu'il n'est pas un « *homme de puissance* », mais un « *homme de connaissance* »[(9)].

A la Libération, Soulès entre dans la clandestinité, mais ne quitte pas la France. Sans ressources, condamné par contumace à 10 ans de travaux forcés en octobre 1948 (on l'a, semble-t-il, confondu avec un homonyme), il change sans cesse de domicile et ne survit que grâce aux amis qui le cachent, à Paris ou dans le Loiret. Il en profite pour écrire une pièce de théâtre sur l'hérésie cathare, *Montségur*. En février 1947, il passe en Suisse, où il devient le précepteur des enfants de Jean Jardin, ancien directeur de cabinet de Pierre Laval. Au même moment les jurés du Prix Sainte-Beuve couronnent son premier roman, *Heureux les pacifiques*, ignorant tout du passé de son auteur.

En octobre 1952, il sera à nouveau jugé par le Tribunal militaire de Paris, puis acquitté pour « services rendus à la Résistance », les témoignages de Pierre Guillain de Bénouville, de Raymond Le Bourre et de Jean Gemähling ayant été considérés comme décisifs.

Il rentre définitivement en France en 1953, ayant non moins définitivement rompu avec la politique. Il a aussi changé de nom, empruntant désormais celui d'un dieu celtibère identifié à Apollon dont dérive le patronyme de sa mère, née Marie Abély : Abellio. C'est ce qu'il appellera sa « *seconde naissance* ». Raymond Abellio se consacrera désormais à l'ésotérisme, à la gnose, à l'« *histoire invisible* », sans oublier la « *phénoménologie génétique* », exerçant à partir de cette date une influence non négligeable sur nombre de ses contemporains. Dans *La fosse de Babel*, il écrira : « *Ecrire et aimer sont les deux seules expériences originelles et ultimes* ». Georges Soulès est alors bien mort. Et enterré.

Alain de Benoist

1. « *Après 40, lorsque je voulus rencontrer les socialistes allemands*, dira-t-il plus tard, *je les ai cherchés pendant deux ans et je ne les ai pas trouvés* » (*De la politique à la gnose*, Pierre Belfond, Paris 1987, p. 40).

2. *Sol invictus, 1939-1947*, Ramsay, Paris 1980, p. 108.

3. Fritz Nonnenbruch, *Die dynamische Wirtschaft*, Zentralverlag der NSDAP, Franz Eher Nachf., München 1936.

4. Jean-Louis Foncine, *Un si long orage*, vol. 1, *les enfants trahis*, Le Héron, Paris 1995 p. 38. Plus tard chargé en Allemagne de l'accueil des Français du STO, Jean-Louis Foncine adhérera lui-même au MSR.

5. *De la politique à la gnose*, op. cit., pp. 41-42.

6. *Sol invictus*, op. cit., p. 249.

7. André Mahé et Georges Soulès, *La fin du nihilisme*, Fernand Sorlot, Paris 1943, p. 250.

8. Cf. *Vers la révolution communautaire. Les Journées du Mont-Dore, 10-14 avril 1943*, Sequana, Paris 1943. L'intervention de Soulès, faite au nom du MSR, figure pp. 178-182. Son auteur y marque ses réserves vis-à-vis du réformisme et du corporatisme : « *Nous ne pensons pas* […] *que la corporation précède la révolution, ni qu'elle soit la révolution tout entière. Car la révolution suppose d'abord des réformes de structures essentielles, dans le domaine économique et financier notamment,* […] *sans lesquelles la corporation risque de n'avoir qu'un contenu réformiste ou conservateur* […] *On lutte contre le bolchevisme en supprimant l'injustice sociale. Mais* […] *on ne supprime pas la lutte de classes* […] *par des lois ou des décrets* » (p. 179).

9. Pierre de Combas, qui se donnera la mort en janvier 1950, a en grande partie inspiré à Abellio le personnage de Pujolhac dans *Heureux les pacifiques*.